ULRIC-L. GINGRAS

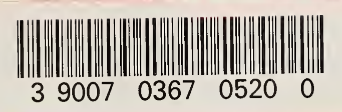
# DU SOLEIL SUR L'ÉTANG NOIR

BOIS GRAVÉS DE RODOLPHE DUGUAY



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL, 1933


TENTANDA VIA




## DATE DUE

| | |
|---|---|
| MAY 17 1991 | |
| | |
| F.Rec'd FEB 11 1991 | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |



Cordial hommage
à la condition de
ne plus me tromper !!

Albert Revèque

# DU SOLEIL SUR L'ÉTANG NOIR

## DU MÊME AUTEUR

---

Le Chanson du Paysan (1917) ........................ I vol.

Les Guérets en Fleurs (1925) ........................ I vol.

ULRIC-L. GINGRAS

# DU SOLEIL SUR L'ÉTANG NOIR

Bois gravés de Rodolphe Duguay



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL, 1933

*Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier coquille, hors commerce, numérotés à la presse de* **1** *à* **50.**

*A messieurs l'honorable sénateur Jacques Bureau †,*
*l'abbé Albert Tessier,*
*l'honorable juge Gonzalve Desaulniers,*
*membre de la Société Royale,*
*Maurice Duplessis, C.R., M.P.P.,*
*Alphonse Desilets,*
*officier d'Académie,*

*ce livre, sans prétention,*
*où le beau n'est représenté que par l'amour*
*si fervent que je porte aux choses*
*du terroir.*


R.D.

*AUTREFOIS, par ces champs de seigle ensemencés, une flore marine étalait au regard étonné du passant son lacustre décor; le sentier que tu suis fut le bord de l'Etang et de grands cygnes bleus jouaient dans les avoines.*

*La farouche splendeur des matins lumineux y reflétait sur l'eau sa beauté calme et pure, et des barques voguaient sur cette onde azurée, où, rêveurs, maintenant, s'en vont parmi les blés des javeleurs bronzés.*

*La brise clapotait mollement dans les voiles; joyeux, des moussaillons chantaient dans les haubans, ainsi que ces oiseaux revenus se blottir dans les faîtes des pins pour y vocaliser leurs timides aveux.*

*Pêcheur à jamais las de tendre ses filets, un soir, l'homme des bords remonta vers la ville, oubliant les agrès de son oeuvre stérile, là même, où les enfants chassent des papillons par les sentes fleuries.*

*Mais bientôt le soleil des clairs midis agrestes y versa ses rayons. Seront-ils rayons d'or ou simplement de cuivre? Que m'importe, après tout, puisque de l'Etang Noir il ne reste aujourd'hui qu'un souvenir amer aux pages de ce livre!*

# LES SENTIERS ILLUSOIRES

*A M. H.-M. LANCASTER,*
*respectueusement.*



## AU BORD DE L'ÉTANG NOIR

TEL un enfant lassé s'endort malgré le bruit,
Le soir pur reposait dans les bras de la nuit.
Nous voguions. L'étang noir, qu'interroge un chant
[rauque,
Mirait le front pensif des aulnes sur l'eau glauque.
La lune, au fond de l'onde arquant sa corne d'or,
Teintait de bleu lapis le nocturne décor.
La brise folâtrait sous les branches désertes,
Cependant qu'un héron, parmi les algues vertes,
Regardait inquiet, dans le brouillard naissant,
Notre barque s'enfuir vers l'horizon penchant...
On entendit au loin l'appel de la hulotte,
— Appel plus douloureux qu'une voix qui sanglote —

Puis tout s'enveloppa d'un calme persistant.
Alors nous avons vu sur le bord de l'étang
Une femme en grand deuil et qui rêvait dans l'ombre,
Les yeux noyés, le front lourd de chagrins sans nombre.
Nulle alliance au doigt. Au col aucun joyau.
Le flot de ses cheveux, tombant sur son manteau,
Se déroulait plus sombre encore que ses voiles
Où, tremblants, s'accrochaient quelques rayons [d'étoiles.
On eut dit que sa main voulait fouiller son coeur
Comme pour en extraire une ancienne douleur.
Peu à peu je cessai de ramer vers la rive,
Confiant notre barque au gré de la dérive.
Les bois communiaient à l'effroi du présent.
Minuit sonna dans l'air de juin agonisant.
Soudain, comme un enfant qui tremblerait de crainte,
Tu resserras plus fort ton amicale étreinte,
Et bien avant qu'elle eut, au bruit de notre esquif,
Abaissé ses bandeaux sur son regard craintif,
J'avais reconnu celle avec qui l'habitude
M'avait lié jadis. C'était la Solitude!

## SONNET DE PRINTEMPS

A L'APPEL triomphal du printemps qui déploie
Ses bandelettes d'or au front des monts altiers,
Je suis venu portant, à travers les sentiers,
Mes rêves bleus tissés d'espérance et de joie.

Les coteaux et les champs, sous le ciel qui flamboie,
Semblent, dans le lointain, de lumineux paliers
Dont l'émeraude ajoute au vert clair des halliers.
L'avril a mis partout comme un manteau de soie.

Dans la molle splendeur de nos couchants vermeils
Rutile, — feu chanteur — la gloire du soleil.
La vie intense éclate et se métamorphose . . .

Hosanna ! Tout renaît et vibre. Le vent pur,
Préparant en secret la naissance des roses,
Tord autour de mon front des volutes d'azur.

---

## SONGE DE LA NUIT

---

A QUOI songe la Nuit, quand l'âme des moissons
Elève vers le ciel la prière des gerbes,
Et que, des bleus étangs, prélude dans les herbes
Le choeur des batraciens enivrés de chansons?

A quoi songe la Nuit, lorsque les lucioles
Constellent de leurs feux le silence des champs,
Et qu'aux jardins fleuris, sous les rosiers penchants,
Le sable se parfume aux baisers des corolles?

A quoi songe la Nuit, quand les vents braconniers
Dans les taillis épais chantent une romance,
Et qu'aux nids, libérés du givre, recommence
Le concert en mineur des trilles printaniers?

Elle songe, égrenant sur nos fronts son rosaire
D'étoiles aux reflets de topaze et d'émaux,
Qu'il n'est bienfait plus cher à l'oubli de nos maux
Que le sommeil puissant dont elle est mandataire.

Et — les yeux large-ouverts sur l'humaine Beauté —
Poursuivant à pas lents sa marche infatigable,
La Nuit, pâle d'émoi, devant l'aube immuable,
Entre une fois de plus dans son Eternité.

---

## POÈME SYLVESTRE

*A M. Alphonse LeMoine,*
*respectueusement.*

VIEUX arbres qui saignez vos sèves goutte à goutte
Sous la rude chanson des haches dans l'air pur,
Dont les bras pleins d'oiseaux semblent, parmi l'azur,
Tracer sur vos bourreaux comme un geste d'absoute;

Géants au front meurtri par les vents en déroute;
Christs des grands bois, martyrs muets qu'un âge
Aux sylvestres autels éleva d'un poing sûr [obscur
Et dont l'ombre protège encor les bords de route;

Vous resterez pour moi, dans vos fastes défunts,
La chapelle amoureuse et riche de parfums
Où j'ai souvent porté mes doux vagabondages.

Et pour avoir erré, le soir, par vos chemins,
Pour avoir suspendu mon rêve à vos feuillages,
Nous souffrirons ensemble à cause des humains.

---

## RONDEL MYTHOLOGIQUE

ENTENDEZ-VOUS ce bruit flûté
Qui monte dans l'air bleu d'automne:
Est-ce une grive qui chantonne
Les derniers psaumes de l'été?

Est-ce l'enfantine gaîté
Des elfes qui partout détonne?
Entendez-vous ce bruit flûté
Qui monte dans l'air bleu d'automne?

Non. C'est le chant répercuté
D'un sylphe qui sous bois entonne
Le Dies irae monotone
De quelque Pan mort en beauté.
Entendez-vous ce bruit flûté?

---

## SYMPHONIE EN TONS MAJEURS

---

IL PLEUT du clair de lune aux couleurs de pervenche,
Dans le jardin silencieux,
Le vert jardin d'été que juillet endimanche,
Comme un Arlequin vaniteux.

Il pleut du clair de lune aux couleurs d'asphodèle,
Sur les arbres ensommeillés,
Les arbres que ne frôle aucun battement d'aile,
Parmi les rameaux enfeuillés.

Il pleut du clair de lune aux couleurs de colchique,
Par les bleus sentiers en lacets,
Les sentiers que la nuit peuple d'une ombre orphique,
Et, le jour, d'amoureux secrets.

Il pleut du clair de lune aux couleurs d'azalée,
Emmi les scirpes tremblotants,
Les scirpes où la gent aquatique, assemblée,
De sa voix racle les étangs.

Il pleut du clair de lune aux couleurs d'aspérule,
Sur l'ennui des toits vermoulus,
Des toits où le silence, en champ clos, se bouscule
Avec la voix des Angélus.

Et, tandis que le jour se reprend d'insomnie,
Grisé de parfums et de fleurs,
Mon rêve entend mourir, au loin, la symphonie
Du clair de lune en tons majeurs.

## CHAMPÊTRERIES

LES derniers chars de blé sont rentrés au village.
C'est l'heure mauve et calme où se meurt un beau jour
Qui fut tout de soleil, de travail et d'amour ;
L'heure où dorment les nids qu'abritent le feuillage.

Solitaires, les toits semblent se recueillir
Au fond du val baigné de paix et de lumière.
Les criquets ont pendu leur chant à crémaillère.
L'ombre grandit au bois où tout va s'abolir.

Et le soir, sur le bourg rêveur, étend ses voiles,
Pendant qu'en son ennui doux et sentimental,
Un chapaud débonnaire, à la voix de métal,
Récite son pantoum aux premières étoiles.

Au loin des Angélus martèlent les échos
Qui, — frères vagabonds des nomades nuages, —
Appareillent, comme eux, pour de lointains rivages
Que borne, à nos regards, l'or des horizons clos.

C'est l'heure où vers la ferme accueillante et paisible,
— Fuyant l'obscurité houssant les verts coteaux —
Pieds nus, un bel enfant ramène les troupeaux
Que pourchasse, sans trêve, un vieux dogue irascible.

C'est le repos après l'effort tenace et lourd.
L'arène de soleil et de plein air s'est close...
L'ombre mystérieuse éteint l'apothéose
Des gerbes d'or... Et vers les toits, la vie accourt.

C'est l'heure où sur le pas enténébré des portes
Les moissonneurs bronzés,—champêtres conquérants,—
Sourient aux épis mûrs dont les grains odorants
Choiront, sous les fléaux, parmi les pailles mortes.

Et dans l'azur où pend comme un rouge oripeau,
Un reste de clarté de ce jour en déroute,
Devant un Christ en croix, au talus de la route,
Un dernier javeleur soulève son chapeau.

## L'ÉTÉ MOURANT

*Pour M. A. Valin.*

AU GRAND jardin d'or terne où la paix s'agenouille
Parmi les frondaisons de l'été qui n'est plus,
Voici venir le soir, jetant sur sa dépouille,
Comme un lent memento, ses premiers Angélus.

Sur le satin des fleurs l'heure glisse plus douce
Et voile de son deuil l'allegro des grillons.
Près des vasques, où meurt un ruisseau sur la mousse,
Se prolonge l'adieu des derniers papillons.

Comme un fragment trop blond de lumière qui tremble,
Une guêpe, en passant, vient se meurtrir au sol
Où le jet d'eau s'affaisse en gerbe qui ressemble
A quelque azurescent et soyeux parasol.

Il pleut du crépuscule aux fenêtres décloses
Et le jardin s'endort, uniformément gris,
Sous la cendre que l'ombre épand au coeur des roses.
Le merle fait silence aux buissons rabougris.

Seul un groupe d'enfants, saccageant les parterres,
Lance des cris de joie en écho dans le soir.
Il pleut des souvenirs dans nos coeurs solitaires,
Et de l'amour, et des regrets, et de l'espoir.

Il pleut aussi du rêve avec les feuilles mortes
Dont le parfum se mêle à celui des gramens,
Cependant que le vent espiègle frappe aux portes
Des villas où la nuit prépare ses hymens.

Et le soir, étreignant dans ses bras de silence
Le corps du bel été, mort avec les autans,
Le couche sur l'autel de l'automne où s'avance
Ce prêtre immolateur que l'on nomme le Temps.

---

## LES HEURES

*Pour M. A. Papineau-Couture.*

---

ENCOCHES de clarté dans les chairs de l'aurore,
Sang chaud giclé du coeur enflammé des midis,
Abois que jette au vent, parmi les soirs maudits,
La gueule du destin que nul poing ne peut clore!

Oh! les heures, les heures de silence et d'or!
Inexorablement elles passeront toutes,
Les unes, musardant aux bords fleuris des routes,
Dans l'attente que Dieu rappelle leur essor;

Les autres, de sanglots et d'amertume faites,
Et dont la froide main tourne le sablier
Du Temps jaloux, avec ce geste régulier
D'automates voués à de proches défaites.

Oh! les heures, les heures de cris en faisceaux,
Qui traînent jusqu'au seuil sanglant de leur tanière,
Comme un boulet trop lourd, leur âme aventurière,
Avec, au bout des dents, des rires de bourreaux!

Toutes, d'un pas égal, cheminent vers le môle
Etrange du néant qui guette leur destin,
Ainsi que des moutons perdus dans le matin,
Retournent au bercail épaule contre épaule.

Et pas une, soit-elle, à ton coeur tourmenté,
La seule qui t'apporte un moment de liesse,
Ne saurait s'arrêter au seuil de ta jeunesse,
Et t'offrir plus qu'une autre, un long temps, sa beauté.

Oh! les heures. Voici qu'au tournant de ta Vie,
L'une d'elles s'enlève et, d'un geste rythmé,
Verse l'oubli discret sur ton désir calmé,
— L'Heure qui, doucement, à la mort te convie.

## L'AUTOMNE A DÉFAIT SA SANDALE

*Pour M. J. St-Onge.*

---

AUX confins du ciel bas où, comme une blessure,
Le front meurtri du jour saigne sous le soleil,
Un vol de goélands glisse en l'azur, pareil
A quelque blanc voilier fuyant vers l'aventure.

Déjà les blés de cuivre et d'or sont engrangés.
Les faulx, sur les entraits, rêvent de moissons blondes.
Dans les jardins, un choeur d'enfants dansant leurs
[rondes
Sourient aux fruits vermeils des arbres surchargés.

La forêt recueillie où l'on sent que circule
Le regret pérégrin des oiseaux envolés,
Sanglote sur les nids par la mort esseulés;
Le gel a mis partout la blancheur de son tulle.

Aux novales où traîne un reste de clarté,
L'extase du repos après la fièvre ardente,
Après l'oubli rêvé de la tâche obsédante,
Epand sa grâce heureuse et sa calme beauté.

Et la maison champêtre aux fenêtres fermées,
Pauvre vieille maison qui tremble comme si
S'éveillait en son coeur quelque étrange souci,
Semble craindre le soir tapi sous la ramée.

C'est l'heure où, sur la route ocreuse, entre les champs,
Passent, dans la pénombre et la douceur des choses,
Les grands boeufs de labours aux paupières mi-closes,
Qui rêvent des pâtis où luit l'or des couchants.

Comme l'ombre d'une aile à l'infini s'ajoute,
Caresseur, le silence étend son large vol
Sur la fatigue humaine et le repos du sol;
Le toit s'émeut du soir qui choit aux bords de route.

Il écoute le bruit léger et continu
Que font les clairs roulis des feuilles sur la mousse,
Cependant que le vent, comme un troupeau, les pousse
Plus loin, toujours plus loin, vers l'immense inconnu.

Eprises de l'amour des éternels voyages,
Elles iront, sans but, dans l'espace et le temps,
Afin qu'à l'heure mauve où viendra le printemps,
Renaisse au vieux décor le jeune paysage.

Et tel un chemineau des sonores chemins,
Las de marcher en vain dans la brise octobrale,
Au seuil du soir, l'automne a défait sa sandale,
En évoquant la gloire en or des lendemains.

# GOUACHES ROSES ET CROQUIS VERTS

*À CLÉMENT MARCHAND,*
*ces poèmes aussi sauvageons*
*que moi-même.*




## LE MOULIN

---

DANS la fraîcheur du soir d'automne,
Le moulin recroquevillé
Qu'un lichen verdâtre emmitonne
— A voix grinçante, en l'air chantonne
Son faux leit-motiv endiablé.

Le ciel rosâtre, où s'achemine
L'astre du jour agonisant,
Teint d'une couleur purpurine
La rivière qui se carmine
Au regard vague du passant.

Et dans l'écluse où l'eau s'enfourne,
— Rouge, au soleil éblouissant, —
L'on voit, sous l'ombre qui l'atourne,
La roue, à cette heure, qui tourne,
Tourne et retourne dans du sang.

---

## FANTASMAGORIE

LE soir, couleur d'ébène, émousse
Le sommet des coteaux mitrés.
La paix sort de son nid de mousse,
L'ombre enveloppe de sa housse
Les vieux clochers tout dédorés.

Tout à coup, sur l'eau morte et plate,
Ainsi qu'en un miroir d'argent
Un rayon de lumière éclate;
La lune, — sereine automate, —
Se reflète du ciel changeant.

Et dans le calme de la vasque,
Où s'effeuille un dernier bouleau,
Je vois un clown, fantôme flasque,
Un pauvre clown dont seul le masque
Grimacerait au ras de l'eau.

## LES GRENOUILLES

DÈS que l'hiver s'en est allé
Des étangs piqués de « quenouilles »,
Flûte, discret, faible, voilé,
Comme un lointain cantabile,
Le concert en fa des grenouilles.

Tout le jour, ce n'est qu'une gamme
De fausses notes à fleur d'eau,
Où s'ajoute, au bruit de la lame,
Le cri d'une loutre qu'affame
L'appât convoité d'un barbeau.

Mais dès qu'au fond du ciel ombreux
Le soir reprend ses soliloques,
Quel émoi ! de voir, si nombreux,
Aux bords des vieux étangs pierreux,
Tous ces artistes ventriloques.

---

## LE BOURDON

LE matin, dès que le silence
Et l'ombre ont saigné sous le bruit,
Lourd encore de somnolence,
Dans ma chambre, un bourdon s'élance,
Tout barbouillé d'or et de nuit.

Il rôde, se cogne aux murailles,
A ma table, aux électroliers,
A de grelettes antiquailles,
Où ses ailes, frêles sonnailles,
Font des arpèges singuliers.

Et quand dans mes roses trémières
Il a terminé son larcin,
D'un vol dru, striant la lumière,
Comme une flèche meurtrière,
Il s'enfonce au coeur du jardin.

---

## ESTAMPE

LE hameau rit au fond du val.
Dès que sur lui le jour se lève,
On l'aperçoit, tout bleu, qui rêve,
Avec son clocher ogival,
Luisant au soleil comme un glaive.

Voici la rivière d'argent
Dont le cours musarde aux prairies;
Le bac, dans les algues fleuries,
Et son vieux passeur diligent
Qui ne craint les intempéries;

Voici l'auberge et les maisons
Groupant leurs toits dans la lumière.
Voici les croix du cimetière
Et, tapi sous les frondaisons,
Le moulin blanc, en vieille pierre.

---

## LE MARTIN-PÊCHEUR

NUL bruit. Midi sonne, lointain.
Le soleil plombe. La rivière
Est un luisant psyché d'étain
Où tremble le profil hautain
D'un peuplier sous la lumière.

Soudain, piquant son bref appel
Au coeur du jour en somnolence,
Un vif martin-pêcheur s'élance
Des scirpes verts d'un archipel
Où son nid dort dans le silence.

Puis, brusque, il dévale de l'air,
Rasant les algues et l'eau morte,
Et — rapide comme l'éclair —
Plonge, happant dans un bruit clair,
Le poisson nacré qu'il emporte.

---

## SABBATS

AU fond des campagnes nouvelles,
— Champs plats, roussis, pleins de cailloux, —
Où dorment de maigres javelles
Foisonnantes de sauterelles,
Voici hululer les hiboux.

Leur concert de mauvais augure,
Partout résonne étrangement
Et prend une telle envergure
Qu'il s'infiltre en chaque encoignure
Du feuillage et du firmament.

Et si lugubre est cette plainte
Des vieux hiboux closant sabbats,
Qu'au fond du soir, saisi de crainte,
Le village, lampes éteintes,
Se renfrogne à l'horizon bas.

---

## LES CANARDS

LE bec large, plat, vernissé
Par l'eau des étangs et des mares,
Nasillant leurs propos bizarres,
Ils vont de ce pas cadancé
Des marins quittant leurs gabares.

L'aube les retrouve partout.
Qu'il pleuve ou que le soleil arde,
Si l'un d'eux, parfois, se hasarde
A barboter dans quelque trou,
Tous lui font suite à la hussarde.

Et quand ils reviennent au fond
Du jour que la pénombre voile,
Leurs pieds palmés de rude toile,
Sur l'argile des berges, font
Comme un fruste dessin d'étoile.

---

## LE PARIA

AVEC son petit goître blanc,
Ses gros yeux couleurs d'émeraude
Où toujours l'hébétude rôde,
Le soir venu, battant du flanc,
Le crapaud s'attarde et maraude.

Au lieu de fréquenter les joncs
De quelque étang bleuté de lune
Et d'y vivre, à l'heure opportune,
Où carpeaux, perches et goujons
Dorment, près des bords, à la brune,

Par sauts menus, — gauche, balourd, —
Fuyant l'ombre de la citerne
Le paria de son oeil terne
Fixe la pourpre et l'or du jour
Que l'embrun des feuillages cerne.

---

## LE PATINEUR AQUATIQUE

GLISSANT, valsant au soleil d'août,
D'un élan bref, lent ou rapide,
L'insecte au ton mat d'acajou,
Semble sur le ruisseau limpide
Un étrange petit joujou.

Vers les solitudes fleuries
Des bords qu'enchante un choeur d'oiseaux,
Ivre du parfum des prairies,
Jusqu'au soir, parmi les roseaux,
Il poursuivra ses rêveries.

Et quand vient l'heure du berger,
Quand partout l'ombre étend son voile,
Le patineur n'osant bouger
S'endort dans un rayon d'étoile,
Au caprice du vent léger.

---

## LE PIVERT

DANS la clairière où le soleil,
Comme un farouche paon s'élance,
A travers l'ombre et le silence,
Brusque, part, pointe un bruit pareil
Au rude choc d'un fer de lance.

De son bec de silex pointu,
Un pivert poinçonne l'écorce
D'un vieux merisier, dont le torse,
De longtemps par le vent battu,
Sent mourir un peu de sa force.

Et jusqu'au soir, l'oiseau moqueur,
Puisant la vie aux égouttures
De l'arbre criblé de blessures,
S'enivrera de la douleur
Eclose au coeur de la Nature.

---

## LE REMOULEUR

VIEUX et courbé, la meule au dos,
Le remouleur des routes grises,
Dans la douceur du soir, s'enlise,
Agitant à tous les échos
Sa clochette aux notes précises.

Il a bu dès la prime aurore
A l'onde claire des ruisseaux
Et, sous la lumière en faisceaux,
Il affûte l'acier sonore
Des coutelas et des ciseaux.

Et lors, le long des verts courtils,
Traînant le pas, il s'achemine,
Tandis que, par bandes mutines,
Les gamins aux joyeux babils,
Impunément, lui font des mines.

## LA SOURCE

LA SOURCE, au pied du roc songeur,
Où les buis en forme d'ombrelles
Penchent leurs rameaux verts et frêles,
S'offre, limpide, au voyageur,
Dans un bruit clair de cascatelles.

C'est pourquoi je revois encor,
Courbé sur l'eau fraîche et rieuse,
Ce vieux à figure anguleuse,
Buvant au fond bleu du décor,
Dans le creux de sa main calleuse.

Et par ce souvenir lointain,
Je garde en mon coeur solitaire
La vision et le mystère
De cet homme, dans le matin,
S'abreuvant des pleurs de la Terre!

---

# SUR LA ROUTE FERVENTE

*Pour RAYMOND DOUVILLE,*
*l'ami de toutes les heures.*




## LA MAISON DE MON RÊVE

TELLE une blonde almée en son psyché s'admire,
La maison de mon rêve, au bord de l'eau se mire.
Simple, avec ses carreaux anciens, ses clairs auvents,
Elle semble n'avoir aucun souci des ans.
Un jardinet l'entoure, assez grand pour qu'une âme
Puisse y cueillir, au soir, le parfum dont se pâme
La fleur du songe éclos au chant du souvenir.
La fenêtre regarde au loin vers l'avenir...
Et, jonché des lilas qu'éparpille la brise,
Le seuil, où la fraîcheur des avrils s'amenuise,
Ecoute au loin passer les grands troupeaux meuglants
Que l'on mène, dès l'aube, aux pâtis verdoyants.

Et, c'est là, sous ce toit, bleu de clarté dissoute,
Dans ce décor champêtre où chaque instant ajoute
Au charme d'être ensemble un bonheur sans détour,
Que je voudrais, parfois, dans le calme du jour,
Vivre de la beauté fugitive des choses,
Du songe aux cent couleurs, que mes paupières closes
Abritèrent jadis, comme une vision,
Et dont je garde encor l'étrange illusion,
Afin de mieux comprendre, au cours de l'existence,
La douceur d'un foyer qu'anime une présence.

---

## SUR LES SOMMETS

---

A L'AUBE, quand le vent lutinera les roses,
— Répondant à l'appel obsesseur des lointains —
Les doigts unis, nous gravirons les monts hautains,
Par des sentiers menant vers les apothéoses.

Nous irons; dans les bois pleins de chansons écloses
Tu cueilleras l'euphorbe aux tons incarnadins,
Et la clarté nouvelle et simple des matins
Effleurera nos fronts du bout de ses doigts roses.

Le cours d'eau s'enfuyant, comme un vieux souvenir,
Réfléchira le ciel dont tu croiras tenir
De fluides fragments entre tes mains tremblantes.

Et quand, sur les sommets, nous rirons aux échos,
Debout, dans le soleil et le concert des plantes,
Nous aurons l'air, tous deux, de porter sur le dos

Des chapiteaux d'azur, ainsi que des Atlantes.

## L'ÉCRIN

— CHER témoin d'ères surannées, —
Cet écrin d'ivoire que vêt
L'or mat d'anciennes soleillées,
Recèle un doux parfum discret.

Ses teintes claires sont fanées,
Sous fermoir, saignent en secret,
(Depuis, hélas! combien d'années?)
Des désirs tués à regret.

Mon coeur est cet écrin d'ivoire,
Où dorment, sous de pâles fleurs,
Les vestiges d'anciens bonheurs.

Et doucement, dans ma mémoire,
Passent, aux vieux sentiers battus,
Leurs souvenirs tout blanc-vêtus!

---

## TEMPLE DÉTRUIT

---

JOURS éteints, rêves bleus de ma jeunesse morte,
Qui fleurissiez l'allège et parfumiez le seuil
Du temple que jamais n'avait surpris le deuil,
Où donc gîte à présent votre fragile escorte?

Robinson de l'amour en une île perdu,
Ce temple, je l'avais élevé pierre à pierre,
Orné de clairs pastels, enjolivé de lierre,
Et contre les autans vaillamment défendu.

Mais un jour que la mer chantait sa rapsodie,
Tu parus, féminin corsaire avide d'or,
Et devant mon refus de livrer son trésor,
Ton désir orgueilleux y sema l'incendie.

Et depuis, l'âme en proie aux noirs ressentiments,
J'erre comme un proscrit de l'espoir et du doute,
Regardant tristement s'estomper sur la route
La façade qui rit dans les débris fumants.

---

## VIEUX CONTE

---

C'EST un vieux conte de toujours:
Ils s'aimèrent toute une année,
Bénissant de leur destinée
Le cours.

Mais, un beau soir, l'Amour perfide
Fit tant et si bien que l'un d'eux
Sentit, dans son coeur amoureux,
Un vide.

Depuis, chagrin jusqu'à mourir,
Si vous entendez sur la dune,
Un être, épris de clair de lune,
Gémir,

Ne riez pas de sa folie!
Songez qu'il ne se passe un jour
Sans que la Douleur à l'Amour
S'allie!

---

## SUR UNE LETTRE

DANS ta lettre, où ton coeur éperduement s'épanche,
Je vois un pauvre mot tout brouillé par un pleur,
Et devant ce témoin d'une chère douleur,
Ma tendresse, à son tour, sur ton chagrin se penche.

Je contemple, rêveur, ce rond sur le vélin,
Né d'un instant d'angoisse et qui fut une larme,
Et pour mon coeur épris qu'un moindre doute alarme,
Ce pleur a plus d'attraits qu'un joyau cristallin.

C'est pourquoi, sur ce mot que ta larme pénètre
Et dont l'aveu n'est plus qu'un trait presque effacé,
Je pose, en évoquant l'image du passé,
Ma lèvre où le désir d'autrefois vient renaître.

Et je t'aime encor plus d'un amour virginal
Dont je n'ai jamais su me défendre et me taire,
Simplement, pour ce pleur frileux et solitaire,
Tombé là, sur ta lettre, ainsi qu'un point final.

---

## MADRIGAL

MALGRÉ le fin grésil du Temps
Tombé sur vos cheveux, madame,
Je songe, et mon vers le proclame,
Qu'il neige encor même au printemps.

Exquise vous serez longtemps!
Votre beauté, rien ne l'entame,
Malgré le fin grésil du Temps
Tombé sur vos cheveux, madame.

Mais pourquoi ces fils inquiétants,
Dont l'argent se mêle au jais? Dame!
C'est pour que l'on sache la trame
Que noue à vos cheveux flottants,
Le fin grésil du Temps.

## OFFRANDE PAÏENNE

---

VOICI, riche en sa pauvreté,
Mon coeur plein de votre Beauté.

Voici mon âme que n'étonne
Nul mal cruel, je vous la donne.

Voici, las de pleurer, mes yeux
Offerts à vos baisers pieux.

Voici, tendresses inlassées,
L'essaim joyeux de mes pensées.

Voici, grave et doux, mon amour
Tout ému de votre retour.

Voici mes caresses païennes,
Brûlantes et magiciennes.

Et mes rêves bleus, gris ou noirs,
Porteurs de regrets ou d'espoirs...

Puis, à ce don de tout moi-même,
Celui de cet humble poème!

---

## LE FORBAN

---

PAUVRE coeur, noir forban, qui, sur la mer des âges,
Vogue toujours en proie à des lames de fond,
Où donc sont ces vertus et cet amour profond
Dont ta cale était pleine en quittant nos rivages?

Pourtant quand tu partis, mousse alerte et croyant,
Vers les secrets confins des mers, — à l'aventure, —
Heureux d'apprendre, enfin, ton métier de nature,
Rien ne laissait prévoir un désastre aussi grand!

Nul souffle amer n'avait encor tenté le siège
De ta voile où le vent, mollement, clapotait.
Nul pli dans son ampleur. Nul accroc ne mettait
Comme un précoce outrage à sa blancheur de neige.

La navigation fut douce aussi longtemps
Que tu voguas, ô nef, sous les yeux d'une mère;
Que les havres de paix, de grâce et de lumière
S'offrirent, sur la route, à tes jeunes printemps.

Mais, bientôt, il advint que par un soir, en rade,
Suivant les matelots au cabaret du quai,
Le mousse, par l'un d'eux lâchement provoqué,
But, la paupière en feu, rasade sur rasade.

Depuis, impénitent, orgueilleux et moqueur,
Le poing battant martel, un juron dans la bouche,
Il n'est de lupanar qui ne soit assez louche
Pour détourner son pas et rebuter son coeur.

Qu'il tangue au gré des flots ou traîne par les môles,
Il se rit, le forban, des dangers du destin;
Il s'enivre la nuit et se couche au matin;
Son lit, le plus souvent, est le grabat des geôles.

Puis, quand le leste fait et le pont pavoisé, [câble, —
— Tranchant le souvenir comme on coupe un vieux
Brise arrière, il repart sur la mer insondable,
Dieu sait quel sombre écueil attend ce coeur blasé.

* * *

Est-ce l'effet des ans? Est-ce la peur du large?
Le mousse, devenu capitaine au long cours,
Songe que tout est bref, hormis les mauvais jours,
Et qu'il ne pourra plus grimper à l'abordage

Des armadas du lucre où, le poignard aux dents,
Il pillait sans remords voyageurs et bagages,
Insouciant des pleurs que versaient les otages
Soumis au joug brutal de ses désirs ardents.

Et le passé s'enlise au champ des remembrances.
Les émois de jadis, tel un son de hautbois,
Murmurent en son âme un refrain d'autrefois
Que suscite l'éveil des douces repentances.

Plus rien ne reste hélas! de sa témérité.
Sa voix n'a plus d'écho, son bras n'est que faiblesse;
Le sort, souvent jaloux, l'accable de tristesse;
Les regrets et l'ennui font place à sa gaîté.

Mais soudain le décor s'éclaire et se précise:
Il revoit son village et le clocher natal;
L'enclos des noirs cyprès, le toit familial,
Puis, là-bas, sur la grève où se jouait la brise,

Celle qui, confiante, écouta son aveu,
— Rire blanc de pipeau résonnant clair et tendre, —
Et n'a cessé depuis, en priant, de l'attendre,
Comme on attend chez-nous, le soir, auprès du feu.

Mais voici qu'en son âme un regret vient de naître.
Il dit qu'ayant vogué sur les flots furieux
Et poussé vers les loins sa barque, il voudrait mieux
Revenir au terroir où dorment les ancêtres.

* * *

Maintenant, sous la lampe où fleurit l'amitié,
Aux nièces et neveux le vieux forban raconte
Ses courses jusqu'au fleuve indompté de l'Oronte,
Ayant soin d'abréger son récit de moitié.

De sa voix grave il dit qu'en des lointains de songe
La mer mystérieuse étreint les matelots
Qui voulurent sonder les arcanes des flots.
Et, rêveur, il décrit le fabuleux mensonge

Dont les désirs qu'on porte au loin voile l'esprit.
Oh! l'essor menaçant des vagues convulsées! . . .
A l'évocation de ces choses passées,
D'un nuage léger son beau front s'assombrit.

Avec son bon regard où la tendresse brille,
Il semble un pèlerin trop longtemps oublieux,
Et dont l'âme a compris l'attrait simple et joyeux
Du bonheur retrouvé sous le toit de famille.

Et quand, sombre armateur, la mort le sommera
De prendre place au banc de veille, en sa gabare,
C'est d'un bras plus dispos que, manoeuvrant la barre,
Sur la mer de l'oubli, le forban cinglera. . .

---

# LES RIMES RETROUVÉES

*Pour ALFRED DESROCHERS.*




# LE CALVAIRE AU BORD DE LA MER

SURPLOMBANT la falaise où, farouches, dans l'air,
Des oiseaux mariniers se jouent avec adresse,
Sur son socle de pierre, un Christ en croix se dresse,
Face à l'immensité du ciel et de la mer.

Or l'heure se fragmente en embruns de tristesse;
L'horizon bas, le brouillard gris, le poing de fer
Du vent tordant la vague aux reflets d'un éclair;
Puis le calme éthéré dont le silence blesse.

Ainsi, depuis des ans, par les soirs ténébreux,
Dans l'or ensanglanté des matins lumineux,
Parmi l'âcre senteur de sel et d'azalée,

Ecoutant à ses pieds la mer vaste en sanglots,
Le Divin nautonier des lacs de Galilée,
Semble, comme autrefois, exorciser les flots.

---

## MARINE

AUX fresques d'or sanglant du ciel, le jour s'éteint.
Le flot, dans les varechs, chante ses odelettes,
Pendant qu'un phare, en mer où tournoient les
[mouettes,
Sur un roc gris, s'estompe en le soir qui l'étreint.

Près des quais où louvoie une barque en partance,
Le soleil roux, de l'horizon, plaque de sang
Les voilures qu'effleure un zéphir caressant.
L'azur se fond au loin avec la mer immense.

Le souvenir ajoute à l'émoi des départs.
Et plus d'un matelot, juché dans les cordages,
Regarde poindre, au loin, les lampes du village . . .
Un long sanglot se perd dans l'ombre, quelque part.

Et sous le crépuscule aux nuances d'orseilles,
L'embrun qui se fragmente en sursauts agressifs
Assaille les parois phosphoreux des récifs,
Dans un bourdonnement de plaintives abeilles.

---

## COURSE DANS LE MATIN

C'EST l'heure frémissante où la horde des ombres
— Cible émotive en proie aux flèches d'or du Jour —
Porte au ciel d'Orient, d'un vol puissant et lourd,
Le silence et la nuit sur ses deux ailes sombres.

Un clocher lance au loin son matinal appel.
L'air vibre. Un oiseau passe et chante à gorge pleine.
Le vent sonne la charge aux brouillards de la plaine
Et le ciel s'arlequine ainsi qu'un frais pastel.

Ah! partir l'âme émue en l'air pur de l'aurore
Où, tardive, une étoile épand ses derniers feux;
Et parce qu'à vingt ans le coeur en fête ignore

Qu'il naît d'un seul bonheur mille instants douloureux,
Sentant en nous la vie impatiente éclore,
Bondir, cheveux au vent, dans l'éther lumineux!

---

## LES FORGERONS

L'AUBE caresse au front les tremblants peupliers.
La forge, peu à peu, comme un brasier s'allume.
Née aux chocs des marteaux, la chanson de l'enclume
Egraine vers le ciel ses échos familiers.

Torse et bras nus, tels les Titans des monts d'Olympe,
Penchés sur leurs travaux, frappent les forgerons.
Des étincelles d'or rougeoient les environs
Et semblent les vêtir d'une féerique guimpe.

Sans te lasser jamais, Poète, fais comme eux.
Pour forge ayant ton coeur, pour marteau ton génie,
Sur l'enclume du rêve, en tes nuits d'insomnie,
Martèle à coups puissants ton vers majestueux.

Que sans trêve ta muse, en ton âme inspirée,
Exalte tendrement la Douleur et l'Amour,
Afin qu'au soir venu des départs sans retour,
Ta voix résonne encore au fond de l'Empyrée.

## LE CHANT DE L'ARBRE

IL FUT un temps, ô Glèbe, où, jeune arbre en prière
Devant l'autel en or des matins lumineux,
Je puisai dans ton sein, comme un vin capiteux,
Le réveil de ma sève ardente et nourricière.

Né sur le bord de route où finit la clairière,
Je prêtais mon alcôve aux oiseaux amoureux;
J'avais, pour tous les nids, un coin mystérieux;
Mon ombre, aux vagabonds, fut douce et familière.

En ma chair frémissait la puissance de l'air.
Mon front feuillu captait le vol des rayons clairs,
Et nul n'est accouru vers moi, des blancs villages,

Qui n'ait, à mes rameaux, cueilli le rêve en fleur.
Car sur eux j'ai versé la paix de mes feuillages
Et fait, pour leur sommeil, un dais de ma fraîcheur.

---

## HEURE CRÉPUSCULAIRE

DEUIL empourpré du jour sur fond de terne azur;
Effloraison de l'ombre aux jardins de l'espace;
Paix subtile tombant parmi le clair-obscur
Qui lentement croule et s'efface.

Echos des Angélus ondulant sur les blés;
Recueillement des bois où la pénombre affûte
Ses couteaux de silence aux arbres accablés
Par les heurts des vents en dispute.

Meuglements du cheptel dans les pâtis herbeux;
Vols de chauve-souris, en cercle, autour des granges;
Sabbatiques concerts à fleurs d'étangs bourbeux
Où se marient des voix étranges.

Cendres d'or sur les toits où l'adieu du soleil
Pactise avec le soir houssant les vieilles mousses;
Horizon safrané, zénith peint de vermeil;
Hululements au fond des brousses.

Rumeurs dans les vallons, appels sur les coteaux . . .
Retour des moissonneurs par les chemins de plaine;
Forge du bourg voilant le bruit de ses marteaux;
Fragrances dont la brise est pleine.

Chant des seaux de métal, aux margelles de puits,
Dont le flot clapotant fait frémir les aumailles;
Ronde du ver luisant dans les lointains bleuis;
Profils ombreux sur les murailles.

Aromes du pain bis montant des fours éteints ;
Grincements de verrous aux portes des étables ;
Trêve et repos ; chocs des faïences, des étains ;
Rires fusant autour des tables.

Le claironnement bref d'un coq sur son perchoir ;
Un dernier aboiement, au loin, parmi les chaumes.
Et plus rien... Seuls, raidis sur des pieux, dans le soir,
Les linges blancs, tels des fantômes...

## LE PARC EN DEUIL

---

LE COEUR d'Automne saigne au parc silencieux.
Les arbres dénudés, le long de l'avenue,
Se mirent dans la vasque où quelque nymphe nue
Mêle sa nonchalance au vague ennui des cieux.

Bientôt l'heure s'emplit de subtiles grisailles.
Le vieux soleil repeint un pan d'horizon bas;
Les derniers essaims d'or de feuilles en amas,
Sous le souffle des vents, se collent aux murailles.

Le deuil rouge des bois que paraphe le soir,
— Tel un pastel ancien signé d'un peintre illustre —
Epand ses tons fanés sur la mousse lacustre
Des étangs que le froid lame comme un miroir.

L'ombre — rideau poisseux — captive la lumière.
Sournoisement, la nuit, de ses doigts blancs de gel,
Fouille au fond des massifs où pend, — triste recel, —
Un nid que le vent mord du bout de sa lanière.

On dirait que dans l'air flotte un dernier soupir,
Tant navrant est l'aspect mystérieux des choses,
Tant le doute et l'angoisse, en d'étranges névroses,
Altèrent notre coeur d'un goût de repentir.

Un murmure alangui sort des sources troublées . . .
Un peu d'âme erre encor sur les rosiers défunts . . .
Cependant qu'au vieux parc, veuf de tous ses parfums,
La Mort rôde en silence à travers les allées!

## DÉCLINS

OCTOBRE : le soleil, s'écrasant aux gouttières,
Eclabousse les toits et retombe en flots d'or
Sur le frileux repos du jardin qui s'endort.
Le vent d'automne geint aux croix des cimetières.

Les feuillages rouillés tournoient dans les clairières.
Le deuil des nids déserts attriste le décor,
Car les chantres ailés reprennent leur essor
Vers des îlots baignés d'aurores printanières.

Le clair défi des coqs résonne au fond des cours.
Dans la combe, où s'ébat encore un attelage,
Le crépuscule teint de pourpre les labours,

Le glas d'un bourg voisin émeut le paysage,
L'ombre voile aux regards la blancheur des vieux
[fours,
Là-bas, un chemineau hésite au carrefour . . .

---

## SONNET D'HIVER

L'HIVER, à coups rageurs, cingle de sa lanière
Le corps du jour en croix sur le ciel charbonneux.
Le soleil s'emmitoufle en un halo frileux
Que réfléchit la neige ainsi qu'une verrière.

Le froid pince. Le gel suspend en bandoulière
Ses armes de frimas aux sapins résineux.
Le vent racle le dos des grands toits souffreteux.
Des mousses d'argent clair ouatent la plaine entière.

L'âpre saison parcourt le cycle des hameaux.
Un blanc matin. Voici que l'homme à ses travaux,
Pour extirper du sol le pain de l'existence,

Plantera sa cognée au coeur de la forêt,
Où, par les vieux chemins enneigés le silence
Pleure sur le trépas des arbres, en secret.

---

# AU JARDIN CLOS DU RÊVE

*Pour* ROBERT CHOQUETTE.




## LE VIEUX PIGEON

---

IL FUT le vrai Don Juan bellâtre des matins . . .
Son vol lustré pointait vers des avrils lointains.
Au soleil de midi rutilait son plumage.
Leste, il se pavanait aux pignons du village.

Mais le futile essor vers l'Amour n'a qu'un temps.
L'hiver maussade est corollaire du printemps.
Et maintenant, le fier pigeon que l'âge onère,
Médite, aile lassée, au seuil de la volière.

Chevalier de l'espace et grand parmi les siens,
Lui dont l'appel narguait l'air morne des anciens,
Il sent que désormais l'entrave des années
L'enchaîne au souvenir des mortes randonnées.

Alors, sombre et farouche, un défi dans la voix,
Grisé d'un fol orgueil, pour la dernière fois,
Il lance vers l'azur le cri de sa détresse,
Et meurt de ne pouvoir survivre à sa paresse.

---

## FAIRE UN VERS

FAIRE un vers, c'est, au fil de l'heure intime et brève,
Capter l'instant qui passe et l'immortaliser;
C'est, au rythme des mots, vouloir harmoniser
La joie et la douleur humaines de son rêve;

C'est écouter en soi comme un lied qui s'achève;
C'est ouvrir à chacun et sans la déguiser
Son âme d'où jaillit le verbe adonisé.
C'est tendre son coeur nu vers l'aube qui se lève.

C'est d'un saut de tremplin bondir vers l'idéal.
C'est chanter clair et, par l'azur matutinal,
Danser la ronde ainsi qu'au temps de sa jeunesse.

Puis, couronnant son front de bucoliques fleurs,
C'est dérober à l'oeil un peu de sa tristesse,
Et s'enivrer du vin amer de sa douleur.

---

## LE MAUVAIS ÉCRIVAIN

QUAND l'heure aura dompté par de cruels revers
La haine qui chantait au fond de ses pensées;
Quand les peuples auront surgi du gouffre athée
Où les plongea cet homme aux sophismes divers;

Quand ce fou dormira dont les fausses idées
Tentèrent de régner au front de l'univers,
Amis, gardez vos pleurs pour qui fut moins pervers
Et sut de son pays servir les destinées.

Mais qu'au bois, en un coin hanté du noir corbeau,
Sous un tertre pierreux on cache son tombeau
Que voileront d'oubli les feuilles et les herbes,

Afin qu'aux soirs d'hiver rigoureux de chez-nous,
Roulent sur son orgueil et son dédain superbes
Les hurlements plaintifs de ses frères, les loups.

## VIVRE

---

ESPOIR meilleur en l'avenir,
Rose que l'on effeuille en route,
Clepsydre où l'heure, goutte à goutte,
S'écoule avec le souvenir.

Vivre: soif brûlante de l'être,
Clameur, allégresse, clarté,
Vouloir intime, anxiété,
Morbide instinct de tout connaître.

Vivre: amertume du moment,
Ridicule combat d'une heure,
Entre le rêve qui nous leurre
Et notre pauvre coeur qui ment.

Vivre: incohérente alchimie
De faits sans suite et confondus;
Vaine ruée, efforts perdus;
Regard ouvert sur ophtalmie.

Vivre: erreur et servilité,
Eclair striant notre pénombre.
Germe aussitôt éclos dans l'ombre
Que sombrant dans l'éternité.

* * *

Comment s'arrêter sur la route,
Saisir le bonheur en plein vol?
L'homme après tout n'est qu'esprit fol.
Le coeur hésite et l'âme doute.

Père Éternel, dogme de foi!
Lorsque enfouie au cimetière
J'ai vu de mes morts la matière,
L'effroi s'est emparé de moi.

Mais n'es-tu pas qu'un vain mystère,
Un mythe éprouvant la raison?
La conscience nous dit: non!
Christ, que ne reviens-tu sur terre?

* * *

Seigneur inondez de bonté
Ce limon impur que nous sommes,
Pour que règne parmi les hommes
Le simple don de charité.

Et si tu n'es qu'un Astre infime
Né des éléments sidéraux,
Que ne croule-t-il en l'abîme
Ce globe avec ses apparaux?

Mais l'ordre universel est là,
Qui toujours résoud le problème,
Et le nier est déjà même
Croire en un Dieu dans l'au-delà.

---

## DEPUIS QU'AU CIMETIÈRE ...

LE CHANT léger de la meunière
S'élevait au fond du moulin;
Le jour était à son déclin,
Le cri-cri rêvait dans l'ornière.

Tout se taisait: flot cristallin,
Nids, zéphir, source printanière.
Le chant léger de la meunière
S'élevait au fond du moulin.

Hélas! depuis qu'au cimetière
On a mis Pierrot, le voisin,
Personne n'entend, au matin,
Monter, des bords de la rivière,
Le chant léger de la meunière.

---

## ÉGLOGUE AU VAGABOND

---

L'AUBE a lui. Des nids monte un essaim de credos.
Vagabond, ceins tes reins et jette sur ton dos
La besace où se heurte, emmêlant leur fragrance,
Le quignon de pain sec au morceau de lard rance.
Prends ton bâton, ta gourde, et, comme le faucheur,
Passe le seuil. Refais ta route en la fraîcheur
Des feuillages penchés sur le blond des ornières.
Poursuis, de jour en jour, ton destin de lumière,
Selon l'espoir qu'apporte, en ton âme de gueux,
La vie éparse au long des sentiers rocailleux.

Et qu'au val où soudain midi tintinnabule
Des clochers qu'un soleil trop ardent mord et brûle,
Ton pas meurtri s'arrête et se repose au bois
Où ton coeur revivra les fêtes d'autrefois.
Et quand, au ciel, le soir viendra fixer son voile
Au clou phosphorescent d'une première étoile,
Là-bas, vers la pinière où penche l'horizon,
Accorte, en son écrin vert sombre, ma maison
Sourira de te voir, sous la lampe qui brille,
Agrandir, pour un soir, le cercle de famille.

---

## BALLADE D'UN RIMAILLEUR SANS RIMES

EST-CE bien moi, cher camarade,
Que vous sommez d'un air malin?
Créer le rythme souverain!
Rimer les vers d'une ballade!
Parfait! J'allume ma bouffarde
Et j'interroge mon Dorchain,
Car j'ai l'âme d'un qui musarde,
Mais je n'ai pas de rime en ain.

Que ne suis-je, sans algarade,
DesRochers, Choquette ou Dantin.
Je vous dirais « l'Orford » hautain,
« L'Offrande aux Vierges » de l'Hellade,
« Li-Hun-Fong » et, notre Iliade:
« Muséum Metropolitain, »
Car j'ai l'âme d'un qui musarde,
Mais je n'ai pas de rime en ain.

Gloire à cette noble triade:
Desilets, Marchand et Chopin!
Si j'étais comme eux, au lutrin,
Franc monteur de turlipinade
Je vous chanterais une aubade
A la façon de Tartarin,
Car j'ai l'âme d'un qui musarde,
Mais je n'ai pas de rime en ain.

## ENVOI

Prince, oubliez ma galéjade
Et pardonnez à mon entrain,
Car j'ai l'âme d'un qui musarde,
Mais je n'ai pas de rime en ain.

## CEUX QUI VIENDRONT, PLUS TARD . . .

*Pour Harry Bernard.*

---

LORSQUE la mort aura, sous un dernier opprobre,
Livré notre mémoire au tombeau de l'oubli,
Quand nos os blanchiront dans un vague repli
De quelque cimetière à l'aspect morne et sobre;

Heureux d'orienter, selon de nouveaux rites,
Le cours de leurs espoirs vers un destin meilleur,
Ceux qui viendront, plus tard, sauront avec vigueur
Graver leur Idéal en l'esprit des élites.

Les enfants glorieux de la bonne nature,
Nos frères qui naîtront dans la pleine clarté
Où tout ce qui fut laid ne sera que beauté,
Ne présumeront rien de l'humaine aventure

Où nous avons lutté pour les droits de nos rêves.
Et dans leurs regards clairs comme l'onde d'un puits,
Nul ne retrouvera la crainte et les ennuis
Qui furent notre lot, même aux instants de trêve.

Ils ne connaîtront point la haine ni l'envie.
Les préjugés étroits et la fausse amitié
Ne leur inspireront qu'une douce pitié;
Rien ne viendra troubler le calme de leur vie.

Ils ne sauront jamais le tourment de la rime
Où la pensée amorphe agonise en naissant,
Car leur mode insoumis aura l'attrait puissant
Du verbe que plus rien ne heurte ni réprime.

Ils cueilleront les fleurs de songe et de promesse,
Avec ce geste grave et toujours obsesseur
Des amants dont le coeur n'est que joie et douceur;
Leur bonté pure aura l'ampleur de la sagesse.

Ceux qui viendront, plus tard, suivant la route
[ombreuse
Où nous avons traîné la langueur de nos pas,
Verront venir la mort et ne la craindront pas,
Sachant des infinis l'énigme douloureuse.

Et, pareils à ces dieux évoqués par Horace,
Sur les fresques d'azur qu'ils toucheront du doigt,
Gravant la part de gloire à laquelle ils ont droit,
Eux, se sauront compris par les fils de leur race.

---

# DANS LA LUMIÈRE NATALE

*Pour M. GERMAIN BEAULIEU,*
*président de la Société des Poètes*
*canadiens-français.*




## PROMENADE VERNALE

---

C'EST un matin vernal propice aux rêveries.
D'un pas lent, je m'en vais aux fuites des prairies,
Où les gramens en fleurs exhalent dans le vent
Leurs parfums capiteux que le sol fécondant
Recueillit, six longs mois, au sein des neiges blanches.
Le vert des bourgeons pointe, à foison, sur les branches.
Le soleil coule à flots de la coupe des cieux.
L'existence a repris le cours simple et joyeux
De ses alléluias d'amour et de lumière.
Et voici que le ciel azurescent confère
Au paysage neuf des tons harmonieux.
Une hirondelle passe en crochetant l'air bleu.

Par les terreaux en friche un ruisselet ramage;
Et je vais, épeurant, cachés dans les herbages,
De petits lièvres roux qui, d'un saut preste et sûr,
Vont se blottir en boule, au soleil, près d'un mur
Où le rosier sauvage et la horde des lierres
Se disputent l'anfractuosité des pierres;
Les oiseaux, que l'appel printanier a grisés,
Au faîte des taillis échangent des baisers;
Sous les arbres l'insecte a fait son empyrée;
Un vieux merle siffleur, en goguette, à l'orée,
Annonce à pleine voix le retour de l'avril.
L'âme se sent meilleure et le coeur plus viril.
Au val où le brouillard se fragmente en nacelles,
— Comme aux vitres, le soir, la lumière en parcelles, —
Un vol d'abeilles fuit, revient, furte et repart . . .
Je m'assieds, et j'écoute. Et quand vient le départ,
Cent fois renouvelé depuis l'aube en déroute,
J'ai rêvé si longtemps tout le long de ma route,
Que j'ai peine d'entendre, au loin, sonner midi
Dont l'écho rouge assène au visage attiédi
Du jour son poing sanglant. Puis tout redevient calme.
Seule la source émet un bruit froissé de palme.

Et, quand, las de marcher d'un pas aventurier
Par les coteaux et de sentir l'âpre mûrier,
Dans un griffement court, m'arrêter au passage,
Je descends vers les prés ; tout à coup, le village
M'apparaît dans la paix de sa rude beauté.
Et bien que sur ses toits le sommeil ait jeté
Le taciturne ennui de l'ombre et du silence,
Mon coeur bondit de joie et follement s'élance
Vers ma bonne maison où m'attend la douceur
D'un accueil maternel et d'un rire de soeur.

---

## LE VIEUX CASSEUR DE PIERRES

SES doigts noueux crispés au manche
De la masse au rapide essor,
Tous les jours, excepté dimanche,
Il oeuvre sous le soleil d'or.

L'été chauffe la route blanche,
L'homme ruisselle. Il cogne dru.
Et les oiseaux, de branche en branche,
Lui jettent leur chant ingénu.

Puis, quand midi sonne au village,
Le vieux casseur dîne et, très las,
S'endort en un coin de bocage,

Où les gamins, en leurs ébats,
Lui font des lits de vert feuillage,
De fougères et de lilas.

---

## LES AÏEULES MAISONS

---

AUX versants des chemins où chante dans les blés
Le choeur ivre et païen des grillons assemblés
Sous le frileux halo d'un clair de lune atone,
Les aïeules maisons, à l'aspect monotone,
Aux toits moussus, aux murs croulants, aux volets clos
S'endorment au milieu du village en repos...
Devant elles s'étale, en carrés blonds, la plaine
Où les maîtres, aux temps des douces cantilènes,
Ouvraient dans le sol roux de fertiles labours . . .
Ceux qu'elles chérissaient sont partis pour toujours
Dans la mort et l'exil aux forces répulsives,
Et, c'est pourquoi, depuis, elles sont là, passives,
Sous le soleil, l'orage et les vents hiémaux,
Dans l'attente cruelle et vague de leurs maux.

Partout un désarroi se prolonge et circule.
La cour, où le chardon combat la renoncule,
N'entend plus résonner, autour de l'abreuvoir,
Le pas lourd du bétail revenu dans le soir.
Les vieux seuils, pour amis, n'ont que les noirs
[cloportes.
Le vent gémit à l'huis, inquisiteur des portes.
Tout n'est qu'abandon. Seule, une chauve-souris
Erre parfois, dans l'ombre, et se cogne aux lambris
Où, par les ais disjoints, la lumière s'élance
Et fixe aux murs dépeints des crêpes de silence.
Puis, quand du cher passé nul souvenir n'existe,
Hors l'odeur de la mort qui dans les coins persiste,
Aux versants des chemins, les aïeules maisons,
S'effondrent sous le poids trop lourd des trahisons!

---

## GRISAILLE

*A. M. Jean-Paul Lessard.*
*Cordialement.*

---

NOVEMBRE : vaporeux brouillard cardant ses laines
Aux pointes d'acier gris des chardons desséchés ;
Ruisselets dont les bords, de gel empanachés,
Semblent peints aux tons crus des frustes porcelaines.

Vergers couleur de rouille où pendent des fruits blets
Que le givre grignote ainsi qu'un fer de gouge,
Où la lune, taillée en un quartier de courge,
Epand ses rayons d'or multiples et follets.

Les fonges spongieux greffent leurs abcès beiges
A l'écorce des troncs lobulés de broussins;
Le vent, de ses doigts tors, racle les clavecins
Des bois roux où l'automne égrène ses arpèges.

Le jour se verdegrise aux cuivres des couchants.
Comme un désert de sable, où le silence pleure,
L'océan des prés nus dort dans l'espoir de l'heure
Où l'homme y reprendra ses travaux et ses chants.

Le village est au calme plat des heures mortes.
Un moulin fait au loin, sur l'horizon dormant,
Avec ses grands bras noirs des gestes de dément;
Ainsi qu'un chien félon l'ennui se couche aux portes.

Et le soir, chiffonnier des célestes chemins,
Déverse sur le sol sa hotte pleine d'ombres,
Cependant que la nuit, de leurs loques sans nombre,
En fait un long manteau pour chacun des humains.

## ABEILLES BLANCHES

QUAND le rude hiver nous assiège
Avec ses grands froids assassins,
Des steppes du Nord, par essaims,
Les blanches abeilles de neige

Délaissent leur rucher perdu
Par delà la nuit boréale,
Et viennent, cohorte hiémale,
Butiner d'un vol éperdu

Aux pignons frileux des toitures,
Par les sentiers, sur les chemins
Qui s'en vont comme les humains
Vers des éternités futures ;

Sur les prés, les bois, les étangs,
Aux fenêtres où le vent râle,
Où la lune, narquoise et pâle,
Colle son masque aux traits fuyants.

Dans les clochers, aux creux des stèles
Que treillissent leurs ailerons,
Ainsi que de blancs liserons
Plus ouvragés que des dentelles.

Aux vents rageurs dont les archets
Improvisent des bacchanales,
Elles dansent, clowns ou Vestales,
De cabalistiques ballets.

Quand lasses d'effleurer les cimes
Et de musarder par l'azur
Elles posent leur blanc vol sur
Les buissons que l'hiver décime,

Comme des bagues d'argent clair,
Aux doigts des rigides branchettes,
On voit leurs brillantes paillettes
Luire et se refléter dans l'air.

Ainsi, quand l'hiver nous assiège
Avec ses grands froids assassins,
Des steppes du Nord, par essaims,
Tombent les abeilles de neige.

* * *

Vierges des lointains étoilés,
Les neiges claires de l'Arctique
Ont aussi leur reine mystique
Aux traits graciles et voilés.

Son trône est par-delà l'immense
Océan des pics endormis,
Des glaciers jetés en semis
Sur ce noir chaos du silence.

Mais dès que naît l'hiver brutal,
La reine quitte son domaine
Et par l'espace se promène
En son grand traîneau de cristal.

Sur sa route rien ne l'attarde.
Pour esclave elle a l'aquilon
Sur qui pèse son aiguillon,
Dès qu'il s'arrête ou qu'il musarde.

Et c'est pourquoi, quand vient l'hiver,
Fuyant le rucher des nuages,
Les essaims d'abeilles volages
Choient sur nous du ciel entr'ouvert.

* * *

O douce neige de Noël,
O neige molle et poétique,
Toi dont la blancheur symbolique
Revêt le sol d'un peu de ciel,

Comme une bienfaisante fée,
Couvre les toits de bonnets blancs
Et de flocons étincelants
Revêt la terre dénudée.

Revêt la terre au sein tari
Et prépare sous les écorces
Le virtuel éveil des forces.
Revêt la terre au corps meurtri.

Et quand la rafale tourmente
Les coteaux armillés de gel,
Protège-la du vent cruel
Qui par les chemins se lamente.

Protège-la pour qu'au printemps
Renaisse avec les verts feuillages
La vie agreste des villages
Sous l'or des matins éclatants ;

Pour qu'à l'été, puissants, se lèvent
Les beaux épis de nos terroirs ;
Pour que la lune, au fond des soirs,
Argente nos gerbes qui rêvent.

Sois clémente aux maigres troupeaux
Errant sous le fouet de la bise,
Au gueux que la tempête enlise
Par les sentiers remplis d'appeaux.

Masques les ais de la chaumière
Et si l'homme, sans feu ni lieu,
Se perd au loin, ferme ses yeux
De tes doigts aux froideurs de pierre,

O douce neige de Noël,
O neige molle et poétique,
Toi dont la blancheur symbolique
Revêt le sol d'un peu de ciel!

* * *

Ainsi tombe, frivole et blanche,
Dans les ravins, sur les labours,
Au fond des bois et sur les bourgs,
Tombe la neige en avalanche.

---

## REMEMBRANCE

L'ÂME des bonheurs morts prie au seuil de l'automne
Où s'attarde l'adieu des beaux jours inconstants ;
Au cartel de l'oubli bat le coeur monotone
De l'heure qui s'en va sur les routes du Temps.

Et dans l'accueil de l'âtre où le sylvain fredonne
La rustique chanson des fagots crépitants,
L'aïeul, au front givré par l'âge, s'abandonne
Au souvenir lointain de ses premiers vingt ans.

Il songe aux matins clairs de son adolescence,
Où, parmi la splendeur des juillets étoilés,
Tressaillaient en son coeur mille désirs voilés.

Il songe . . . et par ce soir automnal qui s'avance,
Tandis qu'aux chemins bruns rentrent les chars de blés,
L'aïeul, que berce encore une tardive enfance,

Ecoute, en lui, chanter toute sa souvenance.

---

# À L'ORÉE DU SOIR

---

SUR le seuil de sa porte ouverte aux bruits des champs,
Haut en couleurs et sec mais découplé du buste,
Le vieux colon, vêtu d'étoffe rêche et fruste,
Contemple son domaine où luit l'or des couchants.

Il regarde son fils, au lointain des penchants,
Guider le coutre aigu que tire un boeuf robuste,
Et voici qu'un long glas tinte, vibre, s'incruste
En l'ombre où les crapauds préludent à leurs chants.

Il écoute s'enfuir la lugubre volée
De la cloche attristant les nids dans la feuillée,
Et songe à celle dont son coeur porte le deuil;

Et sur sa joue osseuse où s'efface le charme
D'un âge où le travail fut son unique orgueil,
Du revers de la main, il essuie une larme.

---

## LES ADIEUX

CONSCIENT que son âge encor plus que son mal
Aura bientôt raison de ses membres étiques,
Du pas traînant et lourd qu'ont les paralytiques,
L'aïeul quitte, à midi, le toit familial.

Longeant le mur lierreux où le soleil vernal
Colle les clairs placards de sa lumière oblique,
Il vient trouver ses boeufs qu'un dolent rêve applique
A ruminer, le long du chemin vicinal.

Et, tandis qu'il leur dit des mots pleins de tendresse,
Du fond de sa mémoire, ensoleillé, se dresse
Le souvenir lointain d'un passé radieux;

Puis d'un brusque sanglot son parler s'entrecoupe,
Car, pressentant alors qu'il leur fait des adieux,
Sa main, d'un geste lent, les flatte sur la croupe.

---

# DERNIER EXODE

## I

LE PAYSAN se meurt. Mais avant de quitter
Ce petit coin du sol dont il était le maître,
Dans la clarté du jour, auprès de la fenêtre,
Emus, deux de ses fils sont venus le porter.

Autour de lui la paix règne angoissante et lourde.
Une dernière fois il a voulu revoir
Le verger, le rasis et, près de l'abreuvoir,
Ses grands boeufs dont la voix monte lointaine et
[sourde.

Longuement son regard embrasse avec douceur
Ces prés où sans répit il usa sa vaillance.
Nul désir ne trahit son rêve d'existence.
Seul le mal qu'il endure augmente sa pâleur.

Un ruisseau rit. L'azur est peuplé de coups d'ailes.
Le vent lourd de parfums ébouriffe les foins.
Un faucheur, en chantant, affûte dans les loins,
Tandis qu'autour de lui planent les hirondelles.

Le soir naît. L'Angélus ondule au firmament.
Et c'est au rythme pur de cette humble prière
Que le vieux paysan, refermant sa paupière,
Est mort, comme un enfant s'endort, tout doucement.

## II

Le matin. Sur la route, où quelque grive abrège
Sa turlutaine au faîte odorant d'un pommier
Dont le feuillage lui fait un mouvant cimier,
Voici monter du val un funèbre cortège

De robustes terriens dialoguant mi-bas.
Le soleil arde. Un grillon dit au loin sa peine
Où semble se mêler une douleur humaine.
Les pierres du chemin résonnent sous les pas.

Sans autre bruit qu'un chant timide de clarine
— Chant perdu dans la combe où paissent les troupeaux —
La plaine dort. Chacun, délaissant ses travaux,
Au passage du mort, se recueille et s'incline.

Soudain l'airain sanglote au fin clocher du bourg,
Et son timbre angoissant redit, de ferme en ferme,
L'irrévocable adieu de celui que renferme
L'étroit cercueil de bois qu'on porte avec amour.

Et l'église apparaît au sommet de la côte.
Sous les multiples feux des cierges vacillants,
Son rustique portail, rouvert à deux battants,
S'offre au vieux laboureur qui longtemps en fut l'hôte.

Entre les murs tendus lugubrement de noir,
Un chant voilé d'abord s'étend, grandit, s'élève,
Et dans le coeur ému des vivants, comme en rêve,
Met un double frisson d'amertume et d'espoir.

## III

Avec ses humbles croix et son pieux calvaire
Voici le calme endroit où dorment les défunts.
Il vente doux, très doux. De languides parfums
Emanent lentement des urnes funéraires.

Le prêtre en surplis blanc et le porteur de croix
Récitent, tour à tour, les funèbres prières.
Les fils et les neveux se penchent sur la bière
Que la lumière laque une dernière fois.

Quelques versets, quelques sanglots, de l'eau bénite.
On descend le cercueil, sans bruit, à bras tendus,
Dans ce creux où le sol reprend ses droits perdus;
Et l'on jette du sable au mort selon le rite.

Le pas des paroissiens, s'éloignant gravement,
Brusque un instant la paix solennelle des dalles.
Tout près le grillon dit ses chansons estivales;
Là-bas le fossoyeur peine encore un moment.

L'existence aux tons clairs revêt son air de fête.
La campagne reprend ses travaux coutumiers.
Dans l'air de midi passe un grand vol de ramiers
Et de nouveau la vie exerce sa conquête.

# FINALE IDÉALISTE

## FINALE IDÉALISTE

---

DES VERS, des vers, des vers qui ne sont du passé
Qu'un fagot de bois sec, au hasard ramassé,
Et dans lequel j'ai pris une branchette d'aulne,
Pour m'en faire une flûte, ainsi qu'un jeune faune,
Et, de toute ma joie éclose émmi les pleurs,
J'ai chanté doux, mais clair, afin que l'on entende
Vibrer l'écho plaintif de mes neuves douleurs
Et pour qu'on voie, à l'horizon, voguer par bandes
— Tels de grands alcyons dans le matin vermeil —
Mes rêves nés au prisme éclatant du soleil.

* * *

Et devant leur nid vide enchâssé dans l'argile
De la berge où le flot bondit d'un saut agile,
J'ai quitté l'Etang Noir, d'un pas silencieux.
Et, c'est pourquoi, depuis, trouvère aux songes bleus,
Remouleur de pensers, tisserand de nuages,
Dont le coeur insoumis n'a connu les servages,
Fleuriste des jours clairs, à qui jamais n'échoit
La plus humble des fleurs pour embaumer son toit;
C'est pourquoi de nouveau je reprends d'un pied leste
Les sentiers fleurant bon la solitude agreste.

* * *

Je suis le vagabond qui descend des coteaux,
Ecoutant l'hosanna printanier des ruisseaux,
Tandis que sous le dais vert-tendre des feuillages,
S'égrènent des oiseaux les premiers babillages,
Tel un bonjour ami dont nul être avant moi
N'a connu la douceur, la tendresse et l'émoi;
L'aube, vaillant meunier blutant de la lumière,
Me retrouve, debout, au bord de la rivière,
Interrogeant des yeux le calme pénétrant
Du matin, sous les ors de l'astre conquérant;

Je suis le vagabond des vieux chemins sonores;
Formant avec mes mains une vivante amphore,
Je bois, quand il me plaît, au cours d'eau diligent
Le sang chaud du soleil ou le rayon d'argent
Qui choit du clair de lune et brusque mon ennui;
Je suis le pèlerin qui se couche, la nuit,
Dans l'herbe parfumée et sur la mousse verte,
Afin de mieux sentir, la tête découverte,
Le généreux contact du sol avec mon front;
Je suis celui qui passe et qui jamais ne rompt
La branche où le nid dort sous la pénombre austère
Des bois que le silence envahit de mystère;
Si bref que soit mon chant et si faible ma voix,
Je suis le chantre épris des refrains d'autrefois;
Je suis le marinier qui cingle vers les phares;
Comme un forain, je jongle avec les métaphores;
Mes poings ont secoué les pilastres du Temps;
Je comprends la rancoeur des peuples haletants;
Je découvre, partout, des principes de fête
Dans la douleur, dans le remords, dans la défaite;
Je sais le rêve clair des étranges sommeils
Que détruit le regret trop brutal des réveils;

Et je suis celui-là dont la foule se gausse,
Et qu'un labeur aride incline vers la fosse,
Avant que je ne jette au vent de ma douleur
Tout ces vers que j'ai là, prisonniers, dans mon coeur...

Mais qu'importe la mort! Pleinement satisfait
Des dons reçus de Dieu pour qui j'ai si peu fait,
Je m'en irai sans bruit vers les plages futures.
Et si je n'ai pas dit d'étranges aventures,
Et si je n'ai pas eu le secret de toucher,
Pour en faire jaillir l'eau pure, les rochers,
Et fixer le compas de mon vers atonique
Vers le pôle étoilé du ciel académique,
Peut-être qu'au lopin de terre où descendra,
Un jour, mon pauvre corps, un grain de blé naîtra,
De mes cendres, et mûr, en tombant de sa tige,
Nourrira l'oiselet qui gazouille et voltige.

L'adolescent d'hier trouvera dans ces pages,
Sinon de la beauté, parfois quelques images
Dont les frustes contours éveilleront en lui
Des choses d'autrefois le souvenir enfui . . .

Et quand les paysans, de frais endimanchés,
Descendront vers la ville, aux jours de grands marchés,
Longeant la haie en fleurs de l'étroit cimetière
Où, près des miens, j'irai dormir ma nuit entière,
Ceux-là qui m'ont connu me devront cet aveu
D'avoir, d'un coeur fervent, toujours chanté pour
[eux . . .

**FIN**

# TABLE DES MATIÈRES



## LES SENTIERS ILLUSOIRES

## GOUACHES ROSES ET CROQUIS VERTS



## SUR LA ROUTE FERVENTE

## LES RIMES RETROUVÉES



## AU JARDIN CLOS DU RÊVE

## DANS LA LUMIÈRE NATALE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE

VINGT-HUITIÈME JOUR DE MARS

MIL NEUF CENT TRENTE-TROIS

POUR LES

EDITIONS ALBERT LÉVESQUE

RUE ST-DENIS

À MONTRÉAL

PAR LES SOINS DE L'IMPRIMEUR

M. P.-E. RIOUX

DRUMMONDVILLE (QUÉBEC).

FORM 109

